

WONDER WOMAN™
WARBRINGER

Illustration de couverture : Jacey

Wonder Woman created by William Moulton Marston



Copyright © 2017 DC Comics.

WONDER WOMAN and all related characters and elements

© & TM DC Comics RHUS 39939. WB Shield: TM & © WBEL. (s17)

Ouvrage initialement publié par Random House Children's Books,
un département de Penguin Random House LLC (New York, États-Unis)
sous le titre *Wonder Woman: Warbringer*

© 2017, Bayard Éditions pour la traduction française

18 rue Barbès, 92128 Montrouge

ISBN : 978-2-7470-8186-3

Dépôt légal : septembre 2017

Première édition

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

LEIGH BARDUGO

WONDER WOMAN™
WARBRINGER

bayard

Pour Joanna Volpe, ma sœur d'armes

« Approche, affronte-moi et apprends quelle
force gonfle le sein des Amazones. Dans mes
veines coule la guerre ! »

Quintus de Smyrne, *Suite d'Homère, chant I*



Chapitre 1

Quand on concourt, c'est pour gagner.

Diana sautillait derrière la ligne de départ, les muscles des mollets comme deux arcs bandés, en ressassant ces quelques mots que lui avait soufflés sa mère. Les Jeux némésiens devaient commencer d'une minute à l'autre et, dans les gradins, la foule trépignait d'impatience. Elle attendait les combats de lutte, le lancer de javelot, mais surtout la course au drapeau. D'autant qu'on murmurait que la princesse elle-même serait de la compétition.

Quand la reine Hippolyta avait repéré sa fille parmi les athlètes qui se bousculaient dans l'arène, elle était restée de marbre. Elle était descendue de sa tribune pour souhaiter bonne chance aux candidates et leur prodiguer des encouragements, comme l'exigeait la tradition. Quand elle s'était trouvée face à Diana, elle ne lui avait pas témoigné d'attention particulière, se contentant de lui adresser un petit signe du menton. C'est à ce moment-là qu'elle s'était penchée pour lui

chuchoter à l'oreille : « Quand on concourt, c'est pour gagner. »

Sur la piste de sable, les Amazones attendaient le coup d'envoi. Elles piétinaient sur place, scandaient des slogans pleins de fougue, surexcitées.

Rani, qui s'échauffait à la droite de Diana, lui décocha un sourire éclatant.

– Bonne chance ! lui lança-t-elle, charitable.

Rani était toujours charitable. Et elle gagnait toujours.

À la gauche de Diana, Thyra persifla :

– Elle va en avoir besoin !

Diana fit la sourde oreille. Elle attendait ce moment depuis des semaines. Au reste, elle n'aurait pas besoin de chance : elle avait un plan.

Si la course s'était limitée à une épreuve de vitesse pure, Diana n'aurait eu aucune chance de l'emporter. Elle ne possédait pas encore tous ses pouvoirs d'Amazone. « Ça viendra », lui promettait sa mère. Des promesses de ce genre, Diana en avait entendu beaucoup. Cela n'empêchait pas qu'en attendant, elle restait la plus jeune et la plus menue de toutes les concurrentes.

Heureusement, elle venait justement de faire une poussée de croissance. Désormais, elle était presque aussi grande que Thyra. Et, surtout, la course du jour ne se résumait pas à une simple épreuve de vitesse. Elle exigeait de la stratégie. Et, dans ce domaine, Diana était au point, car elle avait passé des heures à s'entraîner en cachette.

Le principe de la course était simple. Il s'agissait de rallier le plus vite possible le grand dôme de Bana-Mighdall, à la pointe opposée de l'île, d'y récupérer un drapeau rouge et de le rapporter à l'arène de l'Éphésée. Quant au parcours, chacune était libre de tracer le sien. Diana, pour sa part, avait opté pour un itinéraire direct, mais très accidenté. Avec son amie Maëve, elle s'était exercée à le parcourir en long, en large et en travers. En parallèle, elle s'était renseignée sur ses concurrentes.

Et le grand jour avait fini par arriver.

Diana considéra les Amazones attroupées sur le sable comme autant de guerrières prêtes à livrer l'assaut. Elles avaient l'air féroce et déterminé. Tout compte fait, un peu de chance ne pourrait pas lui faire de mal.

La gagnante se verrait couronnée de lauriers. Cette récompense, Diana en rêvait. À ses yeux, elle valait mieux que n'importe quelle tiare ou diadème royal. Car on n'en héritait pas : il fallait la mériter.

La jeune fille repéra parmi la foule la crinière rousse de Maëve et lui adressa un sourire qu'elle espérait assuré. Son amie tendit les mains, paumes vers le bas, et les abaissa vers le sol.

– Ne pars pas trop vite ! articula-t-elle.

Diana leva les yeux au ciel, mais elle opina du chef. Maëve avait raison : trop souvent, encore, elle dosait mal son effort, épuisant rapidement ses réserves d'énergie. Elle s'efforça de calmer sa respiration et de faire le vide dans son esprit.

Tekmessa longea la ligne de départ, inspectant les athlètes. Des bijoux émaillaient son épaisse toison brune, des bracelets d'argent scintillaient à ses poignets dorés par le soleil. C'était la première conseillère d'Hippolyta et la commandante de son armée. De fait, elle portait sa chasuble indigo comme s'il s'agissait d'une cuirasse, avec un maintien militaire.

– Ne t'emballe pas, Pyxis, siffla-t-elle à Diana quand elle parvint à son niveau. Ce serait dommage que tu craques avant l'arrivée.

Thyra pouffa. Diana serra les dents. Elle détestait ce surnom dont Tek l'affublait toujours, mais ne lui ferait pas le plaisir de le relever.

« Tu riras moins tout à l'heure, quand je monterai sur le podium ! » songea-t-elle.

Tek leva les bras pour faire taire les spectateurs et s'inclina devant la reine. Celle-ci trônait dans sa loge surélevée, flanquée de deux membres du Conseil des Amazones. Diana aurait dû se trouver à leurs côtés, derrière la rambarde tendue de soieries rouge et azur, les couleurs officielles de Sa Majesté. Elle aurait dû présider avec sa mère l'ouverture des Jeux, et non y participer. Mais c'était sans importance, puisqu'elle allait gagner.

Hippolyta eut un infime hochement de tête. Avec sa tunique blanche, son pantalon d'équitation assorti et l'anneau d'or tout simple qui cerclait son front, elle paraissait tout à la fois altière, accessible et naturelle.

Comme si, d'une minute à l'autre, elle pouvait décider d'enjamber la rambarde, de sauter au bas de sa loge et de se joindre à la compétition.

Tek se tourna vers les athlètes.

– Pour quoi concourez-vous ? leur lança-t-elle.

– Pour la gloire des Amazones et l'honneur de notre reine ! récitèrent-elles à l'unisson.

Le cœur de Diana s'emballa. C'était la première fois qu'elle prononçait la formule en tant que compétitrice. Tek enchaîna :

– À qui rendons-nous grâce, jour après jour ?

– À Héra, Athéna, Déméter, Hestia, Aphrodite et Artémis !

Tels étaient les noms des déesses fondatrices de Themyscira, l'île qu'elles avaient offerte à Hippolyta.

Tek se tut. Dans le peloton, on lança d'autres noms : Oya. Durga. Freyja. Mary. Yaël. Autant de déesses invoquées dans un cri d'agonie par les guerrières tombées au combat. En réponse à ces ultimes prières, les divinités avaient accordé aux mourantes la vie éternelle en faisant d'elles des Amazones. Rani murmura les noms des Matri, les sept mères pourfendeuses de démons, et pressa contre ses lèvres l'amulette rectangulaire dont elle ne se séparait jamais.

Tek brandit un drapeau rouge sang, identique à ceux qui attendaient les athlètes au temple de Bana-Mighdall.

– Que l'île guide vos pas jusque la juste victoire ! tonna-t-elle.

Et elle abaissa le drapeau. La foule rugit. Les coureuses se ruèrent vers la porte de l'arène.

La course avait commencé.

Au niveau de la sortie, il fallut jouer des coudes. Maëve avait prévenu Diana que la porte serait engorgée et elle ne s'était pas trompée : sous l'arche de pierre, c'était un vrai méli-mélo de tuniques blanches et de muscles contractés, et Diana eut bien de la peine à contenir sa frustration. Les sandales résonnaient sur les dalles : chaque Amazone cherchait à forcer le passage pour être la première à sortir de l'arène. Enfin, on gagna la route et les filles s'élançèrent chacune dans la direction de son choix, redoublant de vitesse.

Quand on concourt, c'est pour gagner.

Diana laissa cette consigne lui dicter son allure. Ses pieds nus claquaient sur la terre tassée.

D'abord, traverser la forêt de Cybelle. De là, gagner la côte nord.

Normalement, lors d'un trek de plusieurs dizaines de kilomètres à travers bois, on avait affaire à toutes sortes d'obstacles : arbres déracinés couchés en travers du chemin, broussailles si touffues qu'il fallait tailler sa route à la machette, au risque d'émousser sa lame... Mais Diana avait bien balisé le terrain. Une heure après avoir pénétré dans la forêt, elle émergea de l'autre côté, sur la falaise déserte. Le vent emmêlait ses cheveux et les embruns lui cinglaient le visage. Diana fit une pause, le temps de reprendre son souffle et de consulter la

position du soleil. D'après ses estimations, elle menait la course. Elle n'allait pas seulement monter sur le podium : elle allait gagner !

Deux fois, Maëve et elle avaient parcouru en secret l'intégralité du parcours. Aux premières lueurs de l'aube, alors que leurs sœurs se levaient à peine, qu'on tisonnait tout juste les feux dans les cuisines, elles avaient filé côte à côte le long des pistes et des sentiers, loin des regards indiscrets. Seules étaient debout de si bon matin les chasseuses et les pêcheuses, et celles-ci s'aventuraient rarement dans cette partie de l'île, préférant traquer le gibier dans les plaines et tendre leurs filets dans les criques du sud. Au nord se dressaient de hautes falaises couleur d'acier qui plongeaient à pic dans la mer : on n'y trouvait pour tout havre qu'une plage minuscule et inhospitalière. Pour y descendre, on devait emprunter un sentier si étroit qu'il fallait avancer en crabe, le dos collé à la paroi, si bien que nul n'y amarrait sa barque.

C'était cette même plage que contemplait à présent Diana. Elle était grise, aride, sauvage. La jeune fille en connaissait intimement le paysage secret : ses grottes, ses rochers, les flaques que laissait la marée et où grouillaient sangsues et anémones de mer. Elle y venait souvent quand elle ressentait le besoin de s'isoler. « L'île est bienveillante », prétendait sa mère. À l'en croire, c'était pour cela que Themyscira possédait une végétation si accommodante, où les séquoias côtoyaient les caoutchoucs et où l'on pouvait arpenter le jour la

savane sur un poney sauvage, puis chevaucher sous la lune à dos de chameau dans un paysage de dunes aussi ondoyantes que la queue d'un dragon. En effet, chaque guerrière qui rejoignait la communauté des Amazones apportait avec elle un peu de sa terre d'origine, traçant ensemble sur l'île une véritable carte du cœur.

Parfois, Diana se demandait si l'île, dans sa générosité, avait façonné pour elle ces falaises escarpées, afin de lui permettre de s'adonner à son penchant pour l'escalade et de se réfugier le long de ses versants abrupts les jours où elle souffrait de son statut particulier.

Quand on concourt, c'est pour gagner.

Ce n'était pas une généralité que lui avait soufflée sa mère sur la ligne de départ. Les échecs de Diana étaient plus lourds de conséquences que ceux des autres Amazones, et pas seulement parce qu'elle était la princesse.

La jeune femme revoyait le sourire moqueur de Tek, entendait encore l'écho de sa voix sardonique. « Ne t'emballe pas, Pyxis. » Ce surnom, c'était elle qui l'avait inventé. Le mot désignait les petits pots de terre cuite dans lesquels on conservait des bijoux ou de la décoction de cochenille servant à se rosir les lèvres. En apparence, le sobriquet pouvait sembler inoffensif. Tek elle-même soutenait qu'il ne fallait y voir qu'une taquinerie affectueuse. Pourtant, chaque fois qu'elle le prononçait, Diana tressaillait, piquée au vif. Il lui rappelait qu'elle n'était pas comme les autres Amazones, et qu'elle ne le serait

jamais. Ses sœurs étaient d'anciennes guerrières, des combattantes chevronnées : elles avaient fourbi leurs armes sur les champs de bataille et forgé leur âme au feu de leurs souffrances. Surtout, elles avaient accédé à l'immortalité en sacrifiant leur vie pour une juste cause. Toutes, elles avaient gagné leur place sur Themyscira.

Sauf Diana.

Diana, elle, était née de la terre de l'île et du désir d'enfant d'Hippolyta. C'était elle, la reine, qui l'avait modelée de ses propres mains dans de la glaise. Comme une poterie, Diana se sentait creuse. Cassable. Et Tek s'en amusait. « Ne t'emballe pas, Pyxis, lui avait-elle dit, choisissant ses mots avec soin. Ce serait dommage que tu craques. »

Diana repartit à petite foulée. « Attends un peu, Tek. Tu verras. Aujourd'hui, les lauriers seront à moi. »

Elle se tourna un instant face au large, laissant la brise marine sécher la sueur de son front. Entre les nappes de brouillard, on discernait la voile blanche d'un bateau qui naviguait dangereusement près de la Limite. Il n'était pas bien grand. Ce devait être une goélette, ou quelque chose dans ce genre-là – le vocabulaire nautique n'avait jamais été le fort de Diana. Toutes ces histoires de hune, de mâât d'artimon, de gréement, et puis ces nœuds à n'en plus finir... Elle finissait toujours par s'emmêler les pinces. Autant elle adorait voguer aux côtés de Teuta, l'ancienne pirate illyrienne, autant

bûcher sur des schémas de caravelles et de brigantins à la bibliothèque l'ennuyait au plus haut point.

Maëve et Diana aimaient bien guetter les bateaux et les avions. Un jour, elles avaient même aperçu à l'horizon la découpe massive d'un paquebot de croisière. Cependant, la plupart des mortels évitaient ce recoin de la mer Égée car, lorsqu'ils s'y aventuraient, les aiguilles de leurs compas s'emballaient et leurs instruments se déréglaient.

Un orage couvrait juste au-delà de la Limite, et Diana regretta de ne pouvoir s'attarder pour assister au spectacle. Elle raffolait du grondement menaçant du tonnerre, du scintillement distant de la foudre. Sur Themyscira, les averses étaient douces et prévisibles – sans intérêt.

– Ça ne te manque jamais, les orages ? avait demandé Diana à son amie un jour qu'elles lézardaient sur le toit du palais inondé de soleil, tandis qu'au loin craquaient et crépitaient des éclairs.

À Cork, en Irlande, où Maëve avait vécu au temps où elle était mortelle, les orages étaient fréquents. Elle avait péri dans la bataille de Crossbarry en adressant une prière à sainte Brigid de Kildare et, selon les critères en vigueur chez les Amazones, elle était relativement nouvelle sur Themyscira.

– Pas du tout, avait-elle répondu de sa voix mélodieuse. Ce qui me manque, c'est le thé, la danse, les garçons... Mais pas les orages, ça, non !

– Ici aussi, on danse, avait protesté Diana.

Maëve avait ri.

– On ne danse pas de la même façon quand on sait qu'on ne vivra pas éternellement.

La jeune fille s'était étirée. Des taches de rousseur constellaient sa peau blanche comme des grains de pollen.

– J'ai dû être un chat dans une vie antérieure, avait-elle ajouté, parce que je n'ai qu'une seule envie : me prélasser sous un soleil éternel !

Diana se concentra de nouveau sur sa course. « Pas trop vite », se répéta-t-elle, résistant à l'envie d'accélérer. Il fallait économiser ses forces, mais ce n'était pas facile. Avec le soleil matinal qui lui chauffait le dos et le vent qui la propulsait vers l'avant, elle se sentait invincible.

Soudain un tumulte métallique retentit sur les vagues, comme une porte qui claque. Troublée, Diana se retourna. Des flots bleus s'élevait une colonne de fumée : à sa base dansaient des flammes. La goélette brûlait. Du pont de l'esquif, il ne restait que des échardes : l'un de ses mâts, brisé, avait roulé de côté, sa voile pendait, déchiquetée, par-dessus le bastingage.

Diana, qui avait réduit sa foulée malgré elle, se força à allonger la jambe. Les avions des humains s'écrasaient, leurs bateaux s'abîmaient sur les récifs. Telle était la nature du monde des mortels : des catastrophes y survenaient sans arrêt. La vie des hommes était comme une vague de souffrance qui jamais n'effleurait les rives de l'île.

Diana se concentra sur le sentier qui se déroulait comme un ruban à ses pieds. En plissant les yeux, elle distinguait dans le lointain le dôme de Bana-Mighdall qu'embrasaient les rayons d'or du soleil. Il fallait s'en tenir au plan. D'abord, récupérer le drapeau. Puis foncer jusqu'à l'Éphésée et rafler les lauriers.

C'est alors que, par-dessus le sifflement du vent, elle entendit un cri.

« C'est sûrement une mouette », se dit Diana.

Mais une petite voix s'éleva en elle :

« Et si c'était une fille ? »

Mais non. Jamais une voix humaine n'aurait porté jusqu'aux rives de l'île.

« À moins que ? »

Bon. De toute façon, Diana ne pouvait rien y faire.

Pourtant, malgré elle, elle scruta la mer.

Après tout, elle était en tête : elle avait le temps.

Quitter le sentier n'avait aucun sens. S'avancer jusqu'à la pointe qui dominait les flots n'en avait pas davantage. Pourtant, c'est exactement ce que fit Diana.

Près des sables en contrebas, l'eau était tranquille, turquoise, cristalline. Au large, cependant, l'océan changeait de visage. Profond comme un puits, il devenait presque noir. Si l'île se mettait au service de Diana et de ses sœurs, le monde derrière la Limite n'avait cure du bien-être et de la sécurité de ses habitants.

La goélette était en train de sombrer, même de loin, c'était évident. Or, Diana ne vit ni canots de sauvetage,

ni fusées de détresse. Seulement des débris de l'épave emportés par les rouleaux. Le mal était fait. Diana se frotta machinalement les bras – elle avait froid, d'un seul coup –, puis elle revint sur ses pas. C'était la vie des humains.

Ensemble, Maëve et elle avaient souvent plongé aux abords de la Limite. Elle avait exploré, sous l'eau, les carcasses d'aéroplanes, de voiliers et même de hors-bord aux lignes élancées. L'eau salée défendait le bois contre la putréfaction. Mais les humains, rien ne les défendait. Leur corps était la pâture des requins et des poissons des profondeurs, ou bien du temps, qui les rongeaient, lui aussi, inexorablement, sur la terre comme en mer.

De nouveau, Diana vérifia la position du soleil. Il était tôt et elle n'avait perdu que quelques minutes. Si elle ne traînait pas en route, elle serait à Bana-Mighdall en une quarantaine de minutes, peut-être même moins. Elle ordonna à ses jambes de bouger.

En vain. Malgré elle, elle regarda en arrière.

Les livres anciens étaient pleins de légendes dans lesquelles des femmes regardaient en arrière et payaient très cher leur erreur. Certaines se retournaient pour jeter un dernier coup d'œil à une cité en flammes, d'autres pour plonger leur regard dans les profondeurs de l'enfer. Diana, pour sa part, avait voulu revoir le navire qui sombrait, assailli par les rouleaux, obliquant sur la houle pareil à un oiseau à l'aile cassée.

Elle observa les environs. À quelques pas de là, une saillie rocheuse formait comme un plongeoir au-dessus de la mer. Il fallait bien calculer son élan, car l'eau en contrebas était hérissée de rochers tranchants. Une vraie Amazone ne pouvait pas mourir.

Mais elle ?

De toute façon, si la chute ne la tuait pas, sa mère s'en chargerait.

Après un ultime coup d'œil en direction du bateau, Diana s'élança à pleine vitesse, poussant sur ses pieds et tirant sur ses bras, en direction du bord.

« Arrête, arrête, arrête ! lui criait la voix dans sa tête. C'est de la folie ! »

Même en admettant qu'il y ait des survivants parmi les passagers du bateau, Diana ne pouvait pas les secourir. Ce serait l'exil garanti. Telle était la loi de l'île, et il n'y avait pas d'exception. Même pour les princesses.

« Arrête ! »

Pourquoi ses jambes ne lui obéissaient-elles pas ? Diana aurait aimé croire qu'un cœur d'héroïne battait dans sa poitrine, lui interdisant de se détourner d'individus en détresse, mais la vérité était autre. Quand elle se jeta dans le grand ciel vide au bout de la falaise, elle sut ce qui l'attirait : c'était l'immensité de la mer, si grise et indifférente à l'amour que l'Amazone lui portait.

Elle décrivit dans les airs une courbe parfaite. Ses bras, tendus au-dessus de sa tête, guidaient sa trajectoire comme l'aiguille d'une boussole. Elle piqua droit

vers les flots et creva la surface en un plongeon net. Brusquement, le silence envahit ses oreilles et, d'appréhension, tout son corps se raidit, mais elle ne heurta pas de rocher. Elle remonta à l'air libre, inhala vivement, et mit aussitôt le cap vers la Limite, fendant à vive allure les eaux chaudes de la côte.

Quand elle s'approchait de la Limite, elle éprouvait toujours un petit frisson. La température de l'eau chutait. Le froid frappait d'abord la pointe de ses doigts avant de gagner son cuir chevelu et ses épaules. Quand Diana et Maëve nageaient ensemble au large de la pointe sud, elles se défiaient l'une l'autre de s'aventurer toujours plus loin. Une fois, elles avaient surpris un bateau égaré dans la brume. Les hommes se tenaient à la poupe et l'un d'eux, les apercevant, avait tendu le doigt vers elles. Ni une, ni deux, les deux amies s'étaient cachées sous les vagues et avaient détalé en s'adressant sous l'eau des signes frénétiques. Une fois hors de la vue des marins, elles avaient ri si fort qu'elles en avaient toutes les deux bu la tasse.

– Il nous a prises pour des sirènes ! avait gloussé Maëve en s'affalant sur le sable chaud.

– S'il savait comme on chante faux !

Elles avaient passé le restant de l'après-midi à brail-ler des chansons à boire irlandaises, excitées comme des puces. Puis Tek était arrivée, et le sermon qu'elle leur avait fait avait coupé court à leur hilarité. Franchir la Limite, c'était une infraction minime. Se faire voir par

des mortels, en revanche, c'était passible de mesures disciplinaires.

Diana se rappelait l'épisode comme s'il datait de la veille. Alors, pourquoi diable s'apprêtait-elle à recommencer ?

« Arrête ! » s'admonesta-t-elle une fois de plus.

Mais rien n'y fit. Elle n'arrivait pas à chasser de sa mémoire le son de ce cri humain.

Ainsi Diana franchit-elle la Limite. Les eaux froides l'enveloppèrent d'un coup. La mer la tenait, à présent, et elle n'était pas amicale. Un courant implacable happa ses jambes et l'aspira vers le bas, aussi puissant et machinal que le soupir d'un dieu.

« Résiste ! » s'exhorta Diana.

Elle banda les muscles, lutta pour rectifier sa trajectoire. Jamais encore elle n'avait eu à se mesurer à l'océan.

Elle émergea. D'abord, elle flotta un moment sur place, le temps de s'orienter. Il pleuvait des trombes d'eau. Sur la crête des vagues flottaient des bouts de bois, des détritiques, des morceaux de plastique, des gilets de sauvetage orange que l'équipage n'avait pas eu le temps, sans doute, d'enfiler.

La brume et les rideaux de pluie dérobaient l'île aux regards.

« Qu'est-ce que je fabrique ? se houspilla Diana en son for intérieur. Les navires vont et viennent. Les vies humaines s'éteignent. C'est dans l'ordre des choses ! »

Elle s'enfonça sous la surface et sonda les profondeurs mouvantes de la mer, mais elle ne vit personne.

Elle remonta. Sa propre bêtise lui vrillait l'estomac. Elle avait sacrifié la course. Elle qui ne désirait qu'une chose, à savoir montrer à ses sœurs de quoi elle était capable et emplir sa mère de fierté, elle avait jeté aux orties des heures d'entraînement et la première place sur le podium. Et tout ça pour quoi ? Il n'y avait rien alentour que la ruine et la destruction.

Quelque chose de blanc surgit à la périphérie de son champ de vision. La coque du navire roulait sur une grosse lame. La vision s'évanouit, puis reparut et, alors, Diana le vit : un bras frêle agrippé aux planches, les doigts écartés, les jointures fléchies. Puis, plus rien.

Une nouvelle vague se profilait, haute comme une maison. Diana la franchit par en dessous à grand renfort de battements de jambes. Elle jaillit parmi les débris.

Là ! Un bras, puis un deuxième, et un torse, et un crâne ballant entre les épaules. Un vêtement citron et un nuage de cheveux noirs. C'était une jeune fille. Diana la vit lever la tête, aspirer de l'air goulûment, ses yeux sombres arrondis par la terreur. Puis un rouleau s'abattit sur elle dans des gerbes d'écume.

Un instant plus tard, la coque émergea de nouveau. La fille n'y était plus.

Diana replongea à l'aveuglette vers l'endroit où elle venait de voir couler la fille. Un éclat jaune ! Elle fondu droit dessus, agrippant le tissu. Alors, un visage

fantomatique se matérialisa sous le nez de l'Amazone : la chevelure était blonde et courte, les yeux, bleus, immenses et sans vie. Diana n'avait encore jamais vu de cadavre de près. De garçon, encore moins. Elle recula vivement, relâchant le mort qui s'éloigna à la dérive. L'Amazone resta un instant stupéfaite, saisie par la forme carrée de la mâchoire, par la largeur du front, par toutes ces différences, comme sur les illustrations.

Elle se remit à la recherche de la fille. Hélas ! Elle commençait à perdre ses repères. Elle retrouva d'abord l'épave, puis le contour de l'île, à peine perceptible. Si elle ne faisait pas bientôt demi-tour, elle risquait de ne jamais retrouver son chemin. Il fallait renoncer. Cependant, ce bras frêle, ces doigts qui se cramponnaient à toute force à la vie, l'obsédaient.

« Je fais un dernier essai », résolut Diana.

De nouveau, elle plongea. La morsure du froid se faisait plus féroce. Elle la ressentait jusque dans ses os.

Un instant auparavant, le monde s'était réduit à un tourbillon d'eau grise, et voici que tout à coup, la fille ballottait devant elle, les bras et les jambes en étoile, le visage incliné, les yeux clos.

Diana l'empoigna par la taille et, d'une vive impulsion, elle remonta à la surface. Mais où était l'île ? Le sang de l'Amazone ne fit qu'un tour.

Au bout de quelques secondes, le brouillard se leva et Themyscira reprit forme à l'horizon. Halant d'un bras le corps inerte de la fille, Diana nagea vers la plage.

De sa main libre, elle palpa les veines de la naufragée. Elle avait un pouls ! Il était faible, mais il palpitait, là, sous son menton. Elle ne respirait plus, mais son cœur battait encore.

Diana hésita. La silhouette de Filos et Écthos, les rochers jumeaux qui marquaient la Limite, se découpaient devant elle. Les règles étaient claires : nulle Amazone n'avait le droit de modifier le cours naturel des vies humaines, et jamais mortel ne devait fouler le sol de l'île. Jamais. Sous aucun prétexte. Une seule infraction à la règle, et le châtement tombait tel un couperet : l'exil.

L'exil. Ce mot était une pierre, un boulet, une chape de plomb. L'acte que s'appropriait à commettre Diana risquait de lui coûter tout ce qu'elle avait : sa terre, sa mère, ses sœurs. Elle ne les reverrait jamais. Le monde lui sembla d'un coup trop vaste, la mer, trop profonde.

« Lâche-la. »

Ce serait tellement simple. Il suffisait de laisser la fille glisser hors de ses bras, et ce serait comme si Diana n'avait jamais quitté le sentier. Elle retrouverait sa légèreté.

Elle revit la main de la fille, sa poigne désespérée avant que la mer ne l'avale. Elle avait lu dans ses yeux une telle rage de vivre ! Diana sentait sous ses doigts le pouls irrégulier battre comme un tam-tam : en vie, en vie, en vie.

Elle se dirigea vers le rivage.

Quand elle dépassa la Limite, la fille s'accrocha à elle. La brume se dissipa, la pluie cessa. La chaleur inonda ses membres. Les eaux tranquilles de la baie semblaient étrangement mornes après la turbulence du large.

Quand elle sentit le sable sous ses pieds, Diana ajusta sa prise sur la fille. Elle était si légère qu'on l'aurait crue dépourvue de substance. L'Amazone avait l'impression de porter le corps fluët d'un moineau. Si ses camarades étaient faits du même bois qu'elle, ils n'avaient aucune chance contre la fureur de la mer. Les humains étaient, selon toute évidence, des créatures éphémères, de simples coques de plâtre auquel un artiste inconnu prêtait pour un temps la semblance de la vie.

Diana déposa délicatement la mortelle sur la plage, puis elle reprit son pouls. Le cœur ne battait plus. Il fallait ranimer la fille, vider ses poumons gorgés d'eau, mais comment ? Diana l'ignorait. En cours, on lui avait exposé la théorie, mais jamais elle n'avait eu à la mettre en pratique, et elle avait tout oublié. Sur le moment, cela ne lui avait pas semblé important. Quelles étaient les chances pour qu'une Amazone se noie dans la baie paisible de Themyscira ? Mais une vie humaine pesait désormais dans la balance.

Diana sentit la panique la submerger.

« Fais quelque chose, se raisonna-t-elle. Tu ne l'as pas ramenée jusqu'ici pour la dévisager comme une biche apeurée. »

Elle appliqua deux doigts sur le sternum de la fille et descendit progressivement jusqu'au point de pression – du moins espérait-elle qu'il se trouvait bien là. Elle appuya. Les os ployèrent sous ses paumes. Affolée, Diana retira vivement les mains. De quoi les humains étaient-ils donc faits ? De balsa ? Cette fille paraissait à peu près aussi robuste que les maquettes de monuments qu'elle avait dû construire, enfant, pour ses exposés d'histoire du monde !

Elle répéta son geste avec plus de douceur. Une fois, deux fois. Elle boucha le nez de la fille, plaqua ses lèvres sur sa bouche glacée et insuffla son haleine dans sa gorge.

La cage thoracique se gonfla. Diana vit les os se bomber, mais cela semblait être bon signe, cette fois. Voici que la fille se mettait à tousser. Le corps secoué de convulsions, elle se redressa et vomit un jet d'eau de mer. Diana ne put retenir un petit rire joyeux. Elle avait réussi. La fille était sauvée.

Sauvée ! Ce fut comme un coup de massue. Par les chiens d'Hadès, son impudence avait porté ses fruits ! Grâce à son intervention, la fille *vivait* !

Et elle essayait péniblement de s'asseoir.

– Prends appui sur moi, lui conseilla Diana en nouant un bras autour de ses épaules.

Elle n'allait pas rester les bras croisés tandis que sa protégée se tortillait sur le sable comme un poisson. Pas question, non plus, de la rejeter à la mer : clairement,

les mortels avaient un don beaucoup trop prononcé pour la noyade.

La fille se griffait la poitrine : la bouche grande ouverte, elle aspirait par saccades d'énormes goulées d'air.

– Les autres... ? articula-t-elle.

Elle écarquillait tellement les yeux qu'on en distinguait le blanc tout autour de l'iris, et elle tremblait. Sous le coup du froid ou du choc, Diana n'aurait pas su le dire.

– Il faut qu'on les aide ! ajouta la mortelle.

Diana secoua la tête. Sur le lieu du naufrage, elle n'avait pas remarqué d'autre signe de vie. Et le temps s'écoulait plus vite dans le monde des humains que sur Themyscira : même si elle se risquait à braver de nouveau la mer et les intempéries, l'épave et les cadavres auraient sombré depuis longtemps lorsqu'elle arriverait sur le lieu de l'avarie.

– Ils sont morts, dit simplement Diana.

La fille ouvrit la bouche et la referma sans émettre le moindre son. Diana regretta de n'avoir pas choisi ses termes avec plus de précautions. La fille grelottait si violemment que l'Amazone craignit qu'elle se brise. Un tel phénomène était-il possible chez les humains ?

Diana leva les yeux vers le sommet de la falaise. L'avait-on vue ? Aucune athlète n'avait choisi le même parcours qu'elle, cela, elle en était certaine. Restait la détonation. Elle avait pu attirer l'une ou l'autre de ses sœurs.

– Il faut qu'on se mette à couvert. Tu es en état de marcher ?

La fille opina, mais elle claquait des dents et ne fit pas mine de se lever. Diana jeta un nouveau coup d'œil anxieux en direction du sentier.

– Je ne plaisante pas. Il faut que tu te lèves.

– J'essaie.

Diana haussa un sourcil. La fille n'avait pas du tout l'air d'essayer.

Diana se creusa la mémoire, rassemblant de son mieux toutes ses connaissances au sujet des mortels. Leur température corporelle moyenne, leurs habitudes alimentaires, leurs us et coutumes... Malheureusement, la mère et les tutrices de Diana avaient préféré mettre l'accent, dans leurs leçons, sur ces spécialités humaines qu'elle surnommait, à part soi, les « Horribles Hobbies » : la guerre. La torture. Le génocide. La pollution. Les fautes de grammaire.

La créature qui frissonnait sur le sable avait à vue de nez le même âge que Diana. Sa peau était brune et sa tête coiffée d'une multitude de petites tresses emmêlées et pleines de sable. Elle semblait parfaitement inoffensive, et trop faible pour faire du mal à qui que soit.

« À part de manière involontaire », se rappela Diana. En la contraignant à l'exil, par exemple.

Mieux valait ne pas y penser. Diana se concentra sur les leçons de Teuta : « Bien des batailles sont perdues

faute d'une cause juste et claire... En cas d'épreuve, il faut toujours élaborer un plan. »

Un plan. L'Amazone se concentra. La fille tenait à peine debout, on n'irait pas loin avec elle. Ce qui tombait plutôt bien, puisque Diana n'avait nulle part où l'emmener.

Elle posa la main sur l'épaule de la fille dans un geste qu'elle voulait réconfortant.

– Écoute, je sais que tu n'es pas très en forme, mais nous devons quitter cette plage.

– Pourquoi ?

Diana réfléchit.

– Parce que la marée monte.

Techniquement, c'était la stricte vérité. L'argument parut convaincre la jeune fille, car elle hocha la tête.

Diana se leva et lui tendit la main.

– Merci, ça va aller, dit l'autre sans la saisir.

Elle se mit à genoux et se redressa en chancelant.

– Tu es têtue, constata Diana, une note de respect dans la voix.

Elle venait d'échapper à la noyade et paraissait aussi solide qu'une brindille, mais elle déclinait poliment l'aide qu'on lui proposait. Voilà qui forçait le respect. Seulement, si elle mettait un point d'honneur à se débrouiller seule, elle n'allait sans doute pas apprécier la prochaine suggestion de Diana :

– Grimpe sur mon dos.

La jeune fille fronça les sourcils.

– Hein ? Pourquoi ?

– Parce que je doute que tu arrives à escalader la paroi.

– Il n’y a pas de chemin ?

– Non, mentit Diana.

Elle présenta son dos à la mortelle et lui fit signe de s’installer, ce qu’elle fit en silence. Diana saisit ses cuisses, rectifia sa position et déclara :

– Accroche-toi bien.

Les bras de la jeune fille se contractèrent comme un étai autour de son cou.

– Hé ! Pas si fort ! s’étrangla Diana.

– Oups, fit l’autre en desserrant son étreinte. Pardon. Diana s’élança au petit trot.

– Tu peux ralentir ? lui demanda la fille. J’ai envie de vomir.

– Vomir ? répéta Diana, interdite.

Elle passa mentalement en revue ce qu’elle savait des fonctions corporelles des humains. Tout d’un coup, cela lui revint.

– Retiens-toi ! s’exclama-t-elle en réduisant l’allure.

– Ne me lâche pas ! rétorqua la fille.

– Ne t’en fais pas. Tu pèses à peu près aussi lourd qu’une paire de sandales.

Diana négocia son passage entre les grosses roches qui jonchaient la plage au pied de la falaise.

– Je vais avoir besoin de mes bras pour grimper, dit-elle. Tu vas devoir te tenir à moi à deux jambes et à deux mains.

– Pour grimper ? Comment ça ?
– Pour escalader la paroi.
– *Cette paroi, là ?* Mais tu es complètement tarée !
– Accroche-toi et essaie de ne pas m'étrangler,
répondit simplement Diana.

Elle saisit une prise, puis une autre, puis une autre, mettant de la distance entre le sol et elles avant que la rescapée ait le temps de protester.

Diana évoluait avec rapidité de long de la falaise. Elle la connaissait comme sa poche – elle aurait pu en effectuer l'ascension les yeux fermés ! Depuis sa plus tendre enfance, cette plage austère était son refuge secret. À douze ans, elle avait découvert une grotte ouverte dans le flanc de la falaise et c'était là qu'elle amenait à présent sa protégée. Des grottes similaires, il y en avait également plus près de la terre ferme, mais à marée haute, elles se remplissaient d'eau. En plus, pour peu que la fille se révèle curieuse, elle n'aurait eu aucun mal à en sortir...

La fille gémit.

– On y est presque, lui assura Diana.
– Je refuse d'ouvrir les yeux.
– C'est sans doute plus sage. Mais vraiment, évite de...
– Te dégoûter dessus ?
– Oui. Voilà.

Les Amazones ne tombaient jamais malades, mais Diana avait lu des nombreux romans dont les héroïnes

souffraient de nausées : quant au vomissement, son manuel d'anatomie humaine y consacrait un chapitre (par chance dénué d'illustrations).

Enfin, Diana repéra le carré de mousse qui marquait la bouche de la grotte et elle y déposa sa passagère. Celle-ci s'affala sur le sol en poussant un profond soupir.

La grotte était haute, étroite et étonnamment profonde. Elle semblait avoir été taillée à la machette. La roche noire luisait d'une éternelle pellicule d'humidité qu'y déposaient les embruns. Petite, Diana s'imaginait que la cavité traversait toute la falaise et menait, de l'autre côté, à un autre monde. Mais elle avait dû se faire une raison : la grotte ne menait nulle part.

Diana attendit que ses yeux s'accoutument à l'obscurité, puis elle pénétra au cœur de la falaise. La vieille couverture était encore là où elle l'avait laissée. Elle était un peu poussiéreuse, certes, mais relativement sèche grâce à la toile cirée dont la jeune fille avait pris soin de la recouvrir. Elle retrouva également sa boîte en fer-blanc remplie d'eau et de vivres.

Elle tendit la couverture à la fille.

– On ne va pas jusqu'au sommet ? s'étonna celle-ci.

– Pas tout de suite.

Il fallait qu'elle regagne l'arène. La course devait toucher à sa fin et, si elle ne rentrait pas avec les autres, on allait se poser des questions.

– Tu as faim ? demanda Diana.

L'autre fit non de la tête.

– Il faut qu'on appelle la police... les secours...

– C'est impossible.

La fille poursuivit sans l'entendre :

– Je ne comprends pas. J'étais avec Jasmine et Ray...

Ils se disputaient avec le docteur Ellis... Puis...

– L'explosion. Je l'ai vue depuis le rivage.

La fille se mit à pleurer.

– Tout est ma faute. Ils sont tous morts, par ma faute !

– Mais non, voyons ! Tu n'y es pour rien. C'est l'orage...

Avec douceur, Diana toucha l'épaule de la fille.

– Comment t'appelles-tu ?

– Alia.

Sur ce, elle enfouit son visage au creux de ses bras.

– Écoute, Alia, je vais devoir te laisser, mais...

– Ne me laisse pas ici toute seule !

– Il le faut. Je... Je dois aller chercher de l'aide.

Diana devait surtout rentrer à l'Éphésée et trouver le moyen de renvoyer l'humaine dans son monde avant qu'on ne détecte sa présence sur l'île.

Mais Alia la prit par le bras. Une fois encore, Diana repensa à l'ardeur qu'elle avait mise à défendre sa vie contre les éléments déchaînés.

– Alors, dépêche-toi, la supplia Alia. Il faut envoyer un hélico. Il y a peut-être d'autres survivants...

– Je ferai aussi vite que possible, promit Diana.

Elle lui remit la boîte en fer-blanc.

– Sers-toi. Il y a des pêches séchées, des graines et un peu d'eau de source. Économise-la.

– Pourquoi? Tu en as pour combien de temps? s'enquit Alia, effarée.

– Je ne sais pas. Quelques heures. Je reviens dès que possible. Reste au chaud. Repose-toi. (Elle se leva.) Et ne bouge pas d'ici.

Alia leva les yeux sur elle. Derrière son rideau de cils noirs, son regard était craintif mais franc. Et elle semblait voir Diana pour la première fois depuis son sauvetage *in extremis*.

– Où sommes-nous? demanda-t-elle. C'est quoi, cet endroit?

Diana hésita.

– C'est chez moi, lâcha-t-elle faute de mieux.

Et elle fila avant qu'Alia puisse lui poser d'autres questions.